

ment, mais tous les soins et tout l'amour que savent prodiguer les mères à leurs enfants. Le programme de Jésus a changé le monde : l'égoïsme cruel a cédé la place à la charité ; l'amour du bien-être personnel s'est effacé en face de l'abnégation ; l'attache naturelle à la vie a cédé le pas au dévouement, élevé jusqu'au martyre. L'histoire est là pour prouver que ces révolutions salutaires se sont opérées au souffle du Verbe de Dieu fait homme.

Et puis cette solennelle flétrissure tombant sur les scandaleux, qui n'ont point souci de l'âme de l'enfant, dont ils souillent l'innocence par leurs paroles et par leurs actes, comme elle a retenti dans le monde, depuis dix-neuf siècles ! Nos pharisiens et nos Sadducéens modernes, ennemis du Christ, veulent nous ramener au paganisme : Vains efforts ! le Christ règne parmi nous, et il faudra longtemps pour que sa lumière s'éteigne et fasse place à la nuit païenne.

Qui eût dit, qui eût imaginé à Capharnaüm, que cette semence, jetée si simplement sur le rivage solitaire du lac, eût produit de tels fruits ? Mais telle est la puissance du Verbe de Dieu : *Dixit et facta sunt* : Dieu a tout fait par sa parole.

Jean interrompit le Maître, au milieu de son discours ; il lui posa une question étrangère au sujet : Jésus lui répondit avec bonté, sans même lui faire observer son manque de convenance. Ainsi n'agissent guère les hommes, au cours des harangues qu'ils prononcent en public. Mais Dieu est la patience souveraine.

Malheur donc aux orgueilleux ! Malheur aux tyrans ! Malheur aux scandaleux ! le Christ a prononcé leur condamnation et fixé leur sort : mieux vaudrait pour eux être jetés à la mer, avec une meule au cou. La perte de la vie temporelle n'est rien, c'est l'éternel malheur de l'âme qu'il faut craindre et éviter. « Là le

ver ne meurt pas et le feu ne s'éteint jamais. » (Marc IX, 47.)

Jésus continua son discours, disant : « Malheur au monde à cause de ses scandales ! Les scandales arriveront inévitablement, mais malheur à celui par qui le scandale arrive ! Si ta main ou ton pied te scandalise, coupe-le, et jette-le loin de toi... si ton œil te scandalise, arrache-le ; il t'est meilleur d'entrer dans la vie avec un œil, que d'être, ayant deux yeux, jeté dans l'étang de feu. » (Matth. XVIII, 7-9.) — Il y a des êtres que nous aimons comme nos yeux, il faut y renoncer pour ne pas pécher à leur occasion, sinon, c'est l'éternel malheur. — Puis le Maître revient aux enfants, qu'il faut respecter ; aux pécheurs, brebis égarées, qu'il vient chercher et sauver ; au pardon des injures ; à la soumission due à l'Église, sous peine d'être regardé comme un païen et un publicain ; car elle a le droit de lier et de délier, sur la terre et au ciel ; il dit la puissance de la prière en commun ; il recommande la miséricorde envers les débiteurs, en souvenir de Dieu qui pardonne le premier à ceux qui l'ont offensé, quand ils implorent leur pardon.

Il faut lire ce chapitre dix-huitième de saint Matthieu, pour voir et entendre cette doctrine inouïe jusque-là, qui a fait germer sur la terre des moissons de bonnes œuvres et de mérites célestes ; qui assure le bonheur de toute nation, amie fidèle de la loi chrétienne.

XIII.

LA FÊTE DES TABERNACLES.

L'automne ramenait la fête des Tabernacles, instituée par le Seigneur en souvenir de la marche de son

peuple, à travers le désert. Elle durait sept jours, pendant lesquels Israël habitait sous des tentes de feuillage, improvisées pour la circonstance, soit dans les villes et les bourgades, soit dans les villages. Jérusalem où l'on se rendait en foule, offrait alors l'aspect le plus pittoresque : tout disparaissait sous la verdure, et la joie régnait de toutes parts.

Cette année, la fête était assombrie pour Jésus, par l'envie de ses cousins, que l'on appelait aussi chez les Hébreux du nom de frères ; par la haine des scribes, des pharisiens, des Sadducéens, des princes des prêtres et du peuple ; par les complots déicides qu'ils tramaient à découvert. Le peuple le savait, et à Jérusalem aussi les esprits se préoccupaient de Jésus et de son sort. N'était-il pas le Christ attendu par leurs Pères, et annoncé par les prophètes ? Telle était la question que chacun se posait ; et malgré les affirmations claires et fermes de Jésus, les miracles continuels opérés à l'appui de sa parole, et de sa divinité, le peuple, en général, travaillé par les pharisiens haineux, hésitait à croire : *Qui male agit, odit lucem* : Celui qui agit mal, hait la lumière.

Plusieurs des proches de Jésus se proposaient d'aller à Jérusalem pour la fête. Ils étaient vis-à-vis de lui, comme les fils de Jacob envers Joseph, peut-être comme Caïn à l'égard d'Abel, parce que leurs œuvres étaient mauvaises, et Jésus pas plus que Joseph ne craignait de leur adresser des reproches à ce sujet.

« Or, la fête des Juifs, dite des Tabernacles, était près d'arriver. Ses frères donc lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée, afin que vos disciples aussi voient les œuvres que vous faites. Car personne n'agit en secret, lorsqu'il cherche lui-même à paraître. Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde. Car ses frères

non plus ne croyaient point en lui. Jésus leur répondit : Mon temps n'est pas encore venu : mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut vous avoir en haine : mais pour moi il me hait, parce que je rends de lui ce témoignage, que ses œuvres sont mauvaises. Allez, vous, à cette fête ; pour moi, je n'y vais pas parce que mon temps n'est pas encore accompli ; et leur ayant parlé ainsi, il demeura en Galilée. » (Jean VII, 2-9.)

Jésus se réservait de choisir son heure. Il refusait de partir avec ses proches ; car, quoique ne croyant pas qu'il fût le Christ, Fils de Dieu, cependant à la vue du peuple qui l'acclamait, ils étaient fiers de lui. Un jour, nous l'avons vu, ils le traitaient de fou et voulaient l'arrêter. O Dieu ! que la foi est chose mystérieuse ! C'est une lumière du ciel qui vient, comme un rayon, éclairer l'âme : si le rayon ne brille point, l'âme ne voit pas ; et s'il se retire, l'âme cesse de voir. Heureux ceux qui ont le cœur pur, ils voient. Vous qui croyez, gardez bien le trésor de la pureté.

Lorsqu'il plut à Jésus de partir avec ses Apôtres, il se mit en route. « Quand le temps auquel il devait être enlevé était près de s'accomplir, dit saint Luc, il se mit en chemin avec un visage assuré : *et ipse faciem suam firmavit* : Il raffermi son visage. Il envoya devant lui quelques personnes, qui, en chemin, entrèrent dans une ville des Samaritains, pour lui préparer ce qu'il fallait. Mais ceux-ci ne le reçurent pas parce qu'il allait à Jérusalem. Ce que voyant, ses disciples Jacques et Jean dirent : Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de les consumer ? Mais, se retournant, il les reprit, disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est point venu perdre les âmes, mais les sauver. Ainsi ils partirent pour un autre bourg. Et

il arriva, comme ils marchaient dans le chemin, que quelqu'un lui dit : Je vous suivrai partout où vous irez. Jésus lui répondit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Cependant il dit à un autre : Suis-moi. Celui-ci répondit : Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir les morts ; pour toi, va et annonce le royaume de Dieu. Puis un autre dit : Je vous suivrai, Seigneur ; mais laissez-moi auparavant arranger les affaires de ma maison et en disposer. Jésus lui répondit : Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. » (Luc IX, 51-62.) Jésus lisait dans les cœurs, et voyait toutes choses ; aussi commandait-il sans crainte de se tromper.

XIV.

JÉSUS AU TEMPLE.

Cependant la fête était commencée, et Jésus n'apparaissait nulle part. Le peuple le cherchait partout des yeux et les pharisiens redoutaient son apparition. Car ce jeune Rabbi les confondait d'un mot. Aussi voulaient-ils l'empêcher de parler, sous prétexte qu'il n'avait fréquenté aucune école, et passé sa vie dans l'atelier de Joseph. « Les Juifs donc le cherchaient le jour de la fête, et disaient : Où est-il ? Et il circulait dans la foule grande rumeur à son sujet. En effet, les uns disaient : Il est bon ; les autres, au contraire disaient : Non, mais il séduit les multitudes. Toutefois nul ne parlait ouvertement de lui, dans la crainte des Juifs.

Or, vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple, et il enseignait. Et les Juifs s'étonnaient disant : Comment celui-ci sait-il les lettres, puisqu'il ne les a point apprises ? Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. » (Jean VII, 14-16.)

Si nous supposons qu'en prononçant ces paroles, ce qui est naturel, Jésus ait montré le ciel, d'un geste de sa main, la phrase devient claire. Et il continua en ces termes : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura de ma doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même. Qui parle de soi-même cherche sa propre gloire ; mais qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? » (Ibid. 17-20.) Les frères de Joseph « se disaient l'un à l'autre : Allons, tuons-le. »

« Vous êtes possédé du démon, répondit la foule ; qui cherche à vous faire mourir ? Jésus reprit : J'ai fait une œuvre, et tous vous en êtes étonnés. Cependant, parce que Moïse vous a donné la circoncision (non pas qu'elle soit de Moïse, mais des patriarches,) vous accomplissez la circoncision le jour du sabbat. Si l'homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, sans que la Loi de Moïse soit violée, pourquoi êtes-vous indignés contre moi, parce que j'ai rendu un homme sain tout entier, le jour du sabbat ? Ne jugez point selon l'apparence, mais selon la droiture et la justice. Quelques-uns de Jérusalem disaient : N'est-ce pas celui qu'ils cherchent à faire mourir ? Et voilà qu'il parle ouvertement, et ils ne lui disent rien. Les chefs auraient-ils réellement reconnu que c'est lui qui est le Christ ? Or, celui-ci, nous savons d'où il est ; mais le Christ, quand il viendra, nul ne saura d'où il est. » (Ibid. 20-27.)

Ainsi Notre-Seigneur affrontait ses ennemis, se pla-

çant sous la main de ceux qui complotaient sa mort, pour enseigner à ses disciples et à toutes les générations chrétiennes, qui devaient se lever de siècle en siècle, qu'il ne faut rien craindre, quand il s'agit de rendre témoignage à la Vérité. Que de martyrs se souviendront de l'attitude calme et ferme de Jésus en face de ceux qui, bientôt crieront : Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

Non seulement il leur reproche leur mépris de la Loi de Moïse ; mais il ne craint pas d'ajouter qu'il est lui-même le Fils de Dieu, auteur de la Loi, envoyé par son Père en ce monde.

« C'est pourquoi Jésus élevait la voix dans le temple, enseignant et disant : Et vous me connaissez et vous savez d'où je suis ; et je ne suis pas venu de moi-même : mais Celui qui m'a envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas. Pour moi, je le connais ; car je suis de lui, et c'est lui qui m'a envoyé. Ils cherchaient donc à le saisir ; mais nul ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Cependant beaucoup d'entre le peuple crurent en lui, et ils disaient : Quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de prodiges que celui-ci n'en fait ? » (Jean VII, 28-31.)

Ces paroles montaient jusqu'aux oreilles des pharisiens et les irritaient : Jésus demeurait là, dans le temple, faisant retentir sa parole hardiment. Elle pénétrait profondément les âmes, les éclairant et les attachant à son adorable personne : *beaucoup crurent en lui*, le reconnaissant pour le Christ.

« Les pharisiens entendirent la multitude murmurant cela de lui : aussi les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des satellites pour le saisir. Jésus donc leur dit : Je suis encore pour un peu de temps avec vous, et puis j'irai vers Celui qui m'a envoyé. Vous me cherchez et vous ne me trouverez point, et

là où je suis, vous ne pourrez venir... » Ces paroles les jetaient tous dans l'étonnement. « Enfin, le jour de la fête, qui est le plus solennel, Jésus était là debout criant à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » C'était l'auteur de la Vie, Celui qui est la Vie éternelle, dont la voix retentissait ainsi à travers le temple, avec une puissance infinie. « Qui croit en moi, ajoutait-il, suivant le langage de l'Écriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein... Plusieurs de cette multitude, ayant entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète... Quelques-uns voulurent le saisir ; mais nul ne mit la main sur lui. Les satellites revinrent donc vers les princes des prêtres et les pharisiens, qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? Les satellites répondirent : Jamais homme n'a parlé, comme parle cet homme. » (Jean VII, 32-46.)

Ils étaient eux-mêmes émus, et vaincus, par les accents de cette voix qu'ils venaient d'entendre ; par cette parole divine qui fait tressaillir le ciel et la terre. Esclaves aveugles de la consigne, en général, ces fiers satellites avaient été désarmés par Jésus, et pour s'excuser, ils disaient : *Jamais homme n'a parlé, comme parle cet homme.*

Vous aviez raison, braves soldats : C'est le Fils de Dieu, le Verbe éternel que vous aviez entendu. Qui a jamais parlé comme lui ? D'une parole, il a créé tous les mondes.

« Les pharisiens leur dirent : Auriez-vous été séduits, vous aussi ? Aucun d'entre les princes, ou d'entre les pharisiens, a-t-il cru en lui ? Mais cette foule est maudite. » (Ibid. 47-49.) Ils ne savaient plus ce qu'ils disaient, aveuglés par l'envie et la colère.

« Nicodème, (celui qui était venu vers Jésus durant la nuit, et qui était l'un d'eux,) dit : Notre Loi juge-t-elle

un homme, avant de l'avoir entendu et de connaître ses actions ? Ils répondirent : Es-tu, toi aussi, Galiléen ? Lis avec soin les Écritures, et apprends que de la Galilée il ne sort point de prophète. » (Jean VII, 50-52.)

Lisez-les vous-mêmes, pharisiens, et vous verrez que Debbora la prophétesse, était galiléenne, de la tribu de Nephtali ou de Zabulon, Debbora qui chantait : « Zabulon et Nephtali se sont exposés à la mort, au pays de Méromé. Les rois sont venus et les ont attaqués... le torrent de Cison a roulé leurs cadavres... leurs chevaux se sont rompu la corne du pied dans l'impétuosité de leur course : les plus vaillants des ennemis fuyaient à toute bride, et se renversaient les uns sur les autres... » (Juges V, 18-22.) Ainsi serez-vous vaincus par le Christ, ô pharisiens, comme les rois de Chanaan par Basac, ou plutôt par le Seigneur lui-même. Répondez encore : Est-ce que Anne la prophétesse n'était pas galiléenne, de la tribu d'Aser ? Nahum ne sortait-il pas d'un bourg de la Galilée ? Est-ce qu'Élie et Élisée, et les fils des prophètes n'habitaient pas la Samarie, ancien royaume d'Israël, en grande partie de la Galilée ? Le Carmel, où ils tenaient école de prophètes, n'est-il pas voisin de Nazareth, voisin de l'embouchure du Cison, où Élie a mis à mort huit cents prophètes de Baal ? N'avez-vous pas lu ce passage du troisième livre des Rois : « Achab fit venir Abdias, intendant de sa maison ; c'était un homme qui craignait fort le Seigneur. Car lorsque Jézabel tuait les prophètes du Seigneur, il en prit cent qu'il cacha dans des cavernes, cinquante dans l'une, cinquante dans l'autre, et il leur fournit le pain et l'eau ? »

On le voit, les raisons qu'avaient les pharisiens pour nier que Jésus fût le Messie, n'étaient pas fortes : mais l'incrédulité n'a pas besoin de bonnes raisons. Où en trouverait-elle !

La discussion avait été longue, et peu glorieuse comme on vient de le voir, pour les ennemis du Christ. Ils s'en allèrent plus irrités que jamais.

« Et chacun, dit saint Jean, s'en retourna en sa maison. » (VII, 53.)

Jésus, avec ses disciples, prit la route du mont des Oliviers pour y passer la nuit.

En lisant ces pages de l'Évangile, on se prend à regretter que notre divin Maître n'ait pas voulu nous laisser ses discours, en entier, et tous ses actes en détail. Quelles joies nous aurions trouvées dans cette lecture et ces récits ! On ne s'étonne pas que Jean ait terminé son Évangile par ce verset : « Il y a encore beaucoup de choses que Jésus a faites ; et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres où elles seraient écrites. » (XXI, 25.)

XV.

LA FEMME ADULTÈRE.

« Pour Jésus, il s'en alla sur la montagne des Oliviers. » (Jean VIII, 1.) C'est là qu'il avait coutume de passer la nuit, quand il était à Jérusalem, avec ses Apôtres. Le climat de cette contrée le permettait. Parfois aussi le Maître et ses disciples étaient reçus chez Lazare.

« Lorsque le jour parut, Jésus se rendit au temple, où tout le peuple étant venu vers lui, il s'assit, et il les enseignait. » (Ibid. 2.)

Cependant les scribes et pharisiens ne dormaient pas : l'envie les tenait éveillés, et ils cherchaient le moyen de mettre Jésus en défaut.

Dans cette vie du peuple, sous des tentes de feuillage, les désordres ne devaient pas manquer : l'homme abuse de tout. On venait de trouver une femme, en faute : voilà une belle occasion d'embarrasser Jésus. S'il dit de la lapider, il s'aliène les esprits ; car la Loi n'est guère plus appliquée : s'il l'absout, il est en contradiction avec Moïse.

« Cependant les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, et l'ayant placée au milieu, ils dirent à Jésus : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a commandé de lapider de telles personnes. Vous donc que dites-vous ? Et ils parlaient ainsi pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus se baissant, écrivait du doigt sur la terre. Et comme ils continuaient à l'interroger, il se leva, et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier une pierre contre elle. Et se baissant de nouveau, il écrivait sur la terre. Mais eux, ayant entendu, sortaient l'un après l'autre, les plus âgés les premiers, de sorte que Jésus resta seul, et la femme qui était là debout au milieu. Alors Jésus se relevant, lui dit : Femme, où sont vos accusateurs ? Aucun ne vous a-t-il condamnée ? Elle répondit : Aucun, Seigneur. Et Jésus dit : Ni moi, je ne vous condamnerai. Allez, et ne péchez plus désormais. » (Jean VIII, 3-11.)

Si Jésus n'était qu'un homme, on mettrait ce jugement au-dessus de celui qui donna tant de gloire à Salomon, quand il rendit l'enfant à la véritable mère ; Jésus est l'Homme-Dieu, il est la Souveraine Sagesse. On le sait et tout s'explique. N'importe, on ne se lasse pas de contempler comment le Maître sait unir l'habileté à la vérité, et à la bonté. Il ne condamne pas : la Loi de Moïse l'y obligeait cependant. Oui, mais Jésus venait, non pas abolir la Loi, mais la perfectionner, et

de Loi de crainte qu'elle était, en faire une Loi d'amour. Le sacrement de Pénitence, qu'il allait instituer, remplacerait les châtimens terribles imposés jusque-là aux pécheurs par la Loi ancienne, et la pauvre pécheresse elle-même, au lieu d'être assommée à coups de pierres, serait invitée à pleurer ses fautes, à s'en repentir, promettant à Dieu, du fond de son cœur, de ne plus l'offenser.

O Christ Jésus ! Si les hommes savaient voir le don de Dieu, dans ce Sacrement qui arrache de l'âme le ver rongeur du remords, calme la fureur des tentations, et apaise la tourmente du cœur, agité comme la mer en courroux, ils vous béniraient, ils vous adoraient, ils vous aimeraient à jamais. Oui, Dieu seul pouvait agir ainsi : car il n'y a que l'offensé, qui puisse pardonner et régler les conditions du pardon.

Les Pères de l'Église ont beaucoup commenté ce fait, et saint Jérôme, après s'être demandé ce que Jésus écrivait sur les dalles du parvis du temple, répond : « Les péchés mortels des scribes qui se trouvaient là. »

Des orientaux scandalisés de la miséricorde de Jésus, si délicat en fait de chasteté, ont murmuré ; certains ont arraché ce récit, du livre des Évangiles. Ils ne remarquaient pas que Jésus est le Législateur, et non Moïse, et que la Loi de crainte avait fini son temps à l'arrivée du Messie, afin d'être remplacée par la Loi d'amour. Les pharisiens étaient revenus auprès de Jésus, comme fait toujours l'incrédulité. Toujours confondue, toujours elle renouvelle ses attaques ; que veut-elle ? Que la vérité, qui la condamne, ne soit pas la vérité ; que le Christ ne soit pas le Fils de Dieu ; qu'il n'y ait pas de sanction aux lois divines, surtout pas d'enfer. Quant au ciel, les incrédules n'y tiennent pas : ils se contenteraient volontiers des jouissances sensuelles, se résignant à rentrer dans le néant, d'où nous sommes sortis.

Prenant occasion des candélabres qui se trouvaient là, candélabres immenses qu'on allumait pendant la fête, durant la nuit, Jésus, qui lisait dans leur cœur, leur parla, en termes voilés, de sa divinité, leur laissant la plénitude de leur liberté.

« Je suis la lumière du monde ; leur dit-il ; celui qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la lumière de vie. — Sur quoi les pharisiens lui dirent : C'est vous qui rendez témoignage de vous-même, votre témoignage n'est pas véritable. — Jésus leur répondit : Bien que je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable ; car je sais d'où je viens et où je vais ; mais vous, vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair : moi, je ne juge personne. Et si je juge, mon jugement est véritable, car je ne suis pas seul ; mais avec moi est mon Père, qui m'a envoyé. Or, il est écrit dans votre Loi que le témoignage de deux personnes est véritable. C'est moi qui rends témoignage de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi. Là dessus, ils lui demandaient : Où est votre Père. Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père. Jésus dit ces paroles dans le parvis du trésor, enseignant dans le temple ; et nul ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue. » (Jean VIII, 12-20.)

Ces pharisiens, qui objectaient contre Jésus, ne comprenaient pas que quand un Dieu parle, l'homme doit écouter, et demander à l'Esprit de Dieu l'intelligence et la bonne volonté. La Samaritaine, quoique coupable, avait écouté Notre-Seigneur avec attention et respect, et Jésus pour la récompenser, lui avait révélé toute la vérité, en lui disant : Moi, qui vous parle, je suis le Messie attendu ; et elle avait cru à cette révélation : la lumière se rend témoignage à elle-même.

Les pharisiens orgueilleux, au lieu de se mettre

humblement à l'école de Jésus, lumière de tous les esprits, et de tous les mondes, argumentaient contre lui, le traitant comme un maître ordinaire. Le Sauveur leur répondait en demeurant dans des hauteurs, auxquelles leur esprit n'arrivait pas. Car, quand il leur disait : Je ne suis pas seul : mon Père, qui m'a envoyé, est avec moi : il leur révélait que Dieu, Esprit éternel et infiniment parfait, engendre éternellement un Fils, son Verbe, comme le soleil son rayon, et que le Père et le Fils sont toujours ensemble, ainsi que le soleil et son rayon, se rendant l'un à l'autre un mutuel témoignage, et s'unissant pour éclairer les esprits de leur ineffable lumière.

Les pharisiens auraient facilement compris ces vérités élémentaires, s'ils avaient écouté Jésus, avec docilité : loin de là, ils prétendaient lui opposer une science supérieure à la sienne, et le vaincre par des questions embarrassantes : Jésus, d'un mot, les terrassait. Vous, leur disait-il, vous jugez selon la chair... Oui, ils étaient charnels, et « l'homme animal, dit saint Paul, ne perçoit pas les choses qui sont de Dieu. » (I. Cor. II, 14.)

Ce triste spectacle nous est offert, depuis lors, par l'incrédulité, qui se drape dans sa folle vanité. Au lieu de chercher humblement et sincèrement la vérité, auprès du Christ et de son Église, Institutrice infallible de l'humanité, elle oppose sa raison si courte, à la raison infinie de Dieu ; et puis, quand elle a posé une question, et demandé comme Pilate : Qu'est-ce que la vérité ? Elle s'en va triomphante sans écouter la réponse. Ou bien, elle remplit des volumes de ses objections et de ses rires, les lance à travers les foules, dont elle égare l'esprit, et croit avec de pareils traits avoir renversé le Christ et son Église. Voilà ce qu'étaient les pharisiens, en face de Jésus ; de Jésus, la lumière du monde ! ce que furent, et ce que sont devant l'É-

glise, Colonne de Vérité, les héritiers de leur esprit ; ce que seront jusqu'à la fin des siècles, tous les pharisiens, tous les Sadducéens, tous les Scribes possibles. Bientôt nous entendrons Jésus s'écrier : Je vous bénis, mon Père, d'avoir révélé la vérité aux petits, et de l'avoir cachée aux grands !

Jésus continua bientôt de parler à ces pharisiens qui s'attachaient à ses pas, non pour ouïr la vérité, mais pour le prendre dans ses paroles ; il ouvrit devant eux des horizons, qui auraient dû les effrayer : les abîmes de la damnation éternelle, et les malheurs qu'attire sur soi le mépris de la Religion, ainsi que sur les peuples.

« Je m'en vais, leur dit-il, et vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché. Où moi, je vais, vous ne pouvez venir. » (Jean VIII, 21.) Je vais au ciel : vous n'y viendrez pas. Mourant dans votre péché, vous irez à l'éternel malheur : c'était clair. Voici ce qu'ils répondirent : « Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Où moi je vais, vous ne pouvez venir ? » (Ibid. 22.) Voilà la force de ces esprits, qui demain demanderont la mort de Jésus.

« Sur cela il leur disait : Vous, vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut : vous, vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. » (Ibid. 23, 24.) Jésus les provoque et les force à ouïr la vérité. « Alors ils lui demandaient : Qui êtes-vous ? Jésus leur répondit : *Principium*... Je suis le Principe de toutes choses, moi qui vous parle. » Dans l'Apocalypse, Jésus se nomme : *Le Principe et la Fin ; l'Alpha et l'Oméga*. Et il ajouta : « J'ai beaucoup à dire de vous et à juger en vous ; mais Celui qui m'a envoyé est vrai ; et moi, ce que j'ai entendu, je le dis au monde. Et ils ne com-

prirent pas qu'il disait que Dieu était son Père. » C'est-à-dire : je pourrais dès maintenant entrer en jugement avec vous, qui riez de moi ; de moi, qui suis comme Celui qui m'a envoyé, la Vérité : Jésus ne leur disait pas, comme au jour de sa Passion, il le dira à Caïphe : « Oui, je suis le Fils du Dieu vivant ; » parce que sur-le-champ, ses ennemis, qui n'attendaient que cette occasion pour crier au blasphème, l'auraient lapidé, et son heure n'était pas encore venue.

« C'est pourquoi Jésus leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connaîtrez alors ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même ; mais que comme mon Père m'a enseigné, je parle. Car Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul ; parce que moi, je fais toujours ce qui lui plaît. Sur ce discours beaucoup crurent en lui. » (Jean VIII, 28-30.)

Ne passons pas outre sans constater que tout ce discours de Jésus est rempli de l'affirmation de sa filiation divine, et partant de sa divinité. Car il faut ne jamais l'oublier : les êtres engendrent leurs semblables, et Dieu ne peut engendrer qu'un Dieu : donc le Fils qu'il engendre de toute éternité, est Dieu comme le Père, immanent en Lui, et ne le quittant jamais, ni au ciel, ni sur la terre. Le rayon du soleil, avons-nous dit, qui est partout sur la terre pour l'éclairer et la réchauffer, sans se détacher de l'astre, son père, est une image de ce mystère, image lointaine et fort imparfaite ; mais nous aidant cependant à fixer notre pensée.

Alors Jésus s'adressant à ceux qui avaient cru en lui, en écoutant avec docilité ses paroles, leur dit : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » (Jean VIII, 31-36.) Jésus leur parlait de la liberté de l'âme, et eux, songeaient à celle du corps.

« Ils lui répliquèrent : nous sommes la race d'Abra-